

« Si on organisait un référendum à Saint-Pierre-et-Miquelon, Wauquiez passerait vite à la baille », par Jean Lebrun

Amoureux de l'archipel, le journaliste spécialisé en histoire le compare à un grand poème dramatique et rappelle l'engagement de ses habitants pour la France libre. Mais de cela Laurent Wauquiez, le pseudo-gaulliste, ne sait visiblement rien.

Avec son projet de [centre de rétention à Saint-Pierre-et-Miquelon](#), Laurent Wauquiez, président du groupe La Droite républicaine à l'Assemblée nationale, a blessé les habitants de l'archipel. Ils veulent bien qu'on présente leurs 242 km² comme une tête d'épingle dans l'Océan, mais ils n'aiment pas être traités comme des chiures de mouche. Ils ont participé, depuis le XVIIe siècle, à un grand métier, la pêche à la morue, et tenu dans son commerce mondialisé une manière de hub : on venait de partout s'approvisionner, se réparer, se divertir à Saint-Pierre. Enfant de Saint-Malo, je suis tombé amoureux de l'archipel bien avant de le connaître en écoutant les anciens marins raconter le comptoir et la salle de bal du Joinville où la morue devenait joyeuse dans un océan de pièces innombrables – francs, dollars, doublons. Il se disait qu'une nuit à Saint-Pierre en valait dix à Terre-Neuve. Rançon des succès : on ne comptait pas non plus les tempêtes, les naufrages, les incendies. L'archipel, c'est une matière tragique comme il y a une matière de Bretagne, un grand poème dramatique : l'infiniment petit peut receler l'infiniment grand. Laurent Wauquiez devrait réviser ses représentations.

Certes, comme il le dit sans en avoir fait l'expérience, l'hiver y est rude et long. Le Premier ministre, Albert Sarraut (1872-1962), à se hasarder à la pire saison sur l'archipel, il y a un siècle, l'a appris à ses dépens : les photographies le montrent sur un traîneau, emmitoufflé jusqu'au ras des moustaches.

Chez les « archipéliens », on a le souci du confort. Alors que sur les terres dont ils venaient – Bretagne, Normandie, Pays basque, on garda longtemps la pièce unique, la terre battue, voire le lit clos ; à Saint-Pierre, on adopta vite le parquet, on protégea les portes avec des tambours, on élargit les fenêtres à l'intérieur desquelles on planta des fleurs. Dès que le temps le permet, prestement parce qu'il peut changer d'un instant à l'autre, on file au potager, on fait la cueillette, les confitures.

Le bonheur a été une idée neuve dans l'archipel

En février 1942, une visiteuse qui avait l'œil, la vaillante [Elisabeth de Miribel \(1915-2005\)](#), débarqua dans le port au milieu des chiens de Terre-Neuve bienveillants. A plus de 4 000 kilomètres de chez elle, elle retrouva ce que j'aime imaginer encore : les tables couvertes de nappes à carreaux, la miche de pain et la carafe de vin posées dessus et, suspendus aux murs, aux côtés des fusils de chasse et des photos de l'Arc de triomphe... des instruments de musique. Les Saint-Pierrais adorent jouer et danser. Le bonheur a été une idée neuve dans l'archipel.

Elisabeth de Miribel venait du Canada où elle représentait la France libre. Le 18 juin 1940, elle avait dactylographié [l'appel du 18 juin](#). Si elle se retrouvait dans l'archipel, c'est qu'il venait d'être libéré par une minuscule armada, déléguée sur place par le général de Gaulle et commandée par le chef des Forces navales françaises libres, l'amiral Muselier. Ce moment est essentiel dans la geste de Saint-Pierre. Il est douloureux de devoir le rappeler à un supposé gaulliste comme Laurent Wauquiez.

Depuis, le pavillon qui flotte à tous les vents au-dessus de la résidence du préfet a le privilège, rare, de porter une croix de Lorraine en son centre. Et les Saint-Pierrais ne supportent plus d'être considérés comme des sujets coloniaux.

Certes, ils avaient la particularité d'être tous blancs, sauf ceux venus d'autres parcelles de l'Empire. Certes, avant l'ère moderne, l'archipel n'avait pas été habité par des indigènes natifs permanents : le plus ancien site archéologique présentement fouillé en France l'est à Saint-Pierre, mais les Indiens de l'ère archaïque qui le fréquentaient ne le faisaient que par intermittence. Les premiers habitants durables sont venus d'Europe. Bretons, Normands, Basques, ils ont néanmoins été traités par les autorités françaises comme des sujets coloniaux.

En fait, pendant un siècle et demi, l'archipel était tenu par ceux qu'on appela «les Gros du quai». Armateurs et notables, ils disposaient de la permanence du pouvoir, les gouverneurs ne s'attardant généralement pas sur place. Autour de 1900, une seule famille cumulait des moyens exorbitants : les [Légasse contrôlaient la première maison de pêche, la Morue française](#), la chambre de commerce et aussi le clergé : le préfet apostolique représentant de Rome appartenait à la tribu. Hasard ? C'est à l'un de ses descendants, le chroniqueur Perico Légasse, qu'on doit la première formulation, dans les médias Bolloré, d'un centre de rétention à Saint-Pierre.

Les Gros du quai aimaient les bagnes. Ils en créaient sur terre : à Saint-Pierre leurs « habitations » – le vocabulaire de l'esclavage – employaient des centaines de gosses qui séchaient les morues et qui échappaient aux lois sur le travail des enfants ; les gouverneurs avaient le droit de faire le tri dans l'arsenal juridique républicain. Quant aux conditions de vie des équipages sur les bateaux des armateurs, pas besoin d'épiloguer. Les « archipéliens » ont tenté le plus possible d'y échapper en pratiquant la petite pêche sur leurs propres doris.

Quand la France libre surviendra, elle s'appuiera sur les petits pêcheurs contre les Gros du quai. Le premier administrateur nommé par Muselier a 23 ans, c'est Alain Savary. Face aux Gros, sa vie ne sera pas facile et il sera heureux de rejoindre le front dont il reviendra compagnon de la Libération. Devenu parlementaire sous la IV^e République, Savary sera l'un des artisans de la décolonisation. Il dira souvent que l'expérience de l'archipel lui a tout fait comprendre en la matière. En face, il y avait ceux qui n'ont rien appris.

Un acte décisif de Muselier l'aura beaucoup servi : le jour de Noël 1941, tout de suite après son débarquement, l'amiral avait convoqué un vote populaire pour légitimer son opération. Il avait demandé : « *Souhaitez-vous le ralliement à la France libre ou aux forces de l'Axe ?* » Les Allemands n'étaient pas si loin, leurs sous-marins rôdaient dans le golfe du Saint-Laurent. Bon, le référendum avait des allures de plébiscite, mais il a amorcé un tournant. Pour la première fois, les Saint-Pierrais qui n'avaient pas de parlementaires ni même plus de maires ont pu participer à un scrutin politique. De sujets, ils sont devenus acteurs et de premier plan : les jeunes hommes de 18 à 21 ans qui avaient pu voter s'engagèrent nombreux dans la France libre.

On se plaît à réclamer des référendums à tout bout de champ. Si on en organisait un dans l'archipel après les propos de Laurent Wauquiez, celui-ci passerait vite à la baille. Les « archipéliens » ont la tête près du bonnet, c'est ce que j'aime aussi chez eux.

Jean Lebrun est l'auteur de : *Ici Saint-Pierre-et-Miquelon* aux éditions Bleu autour (coll. « Essais et Cie », 2021).